

# La fille de Jordan

*On peut avoir de la vie  
tout ce qu'on veut d'agréable,  
à la condition de ne pas refuser  
ce qu'elle nous donne de désagréable.*  
(Pierre Trépanier)

## Claire

J'ai eu du mal à dormir la nuit dernière, tellement obsédée par les révélations de Barbara sur mon père. D'après ses informations, les services secrets penseraient qu'il ne serait pas mort dans l'accident d'avion. J'ai réussi à surmonter ce qui pourrait être une fausse nouvelle, car ce que j'ai vécu et supporté pendant les mois qui ont suivi son décès, ne peut être balayé en un instant.

Ce matin, je n'ai même pas déjeuné. Mes nausées ont cessé, à croire que le bébé ne veut pas me déranger dans mes problèmes avec son grand-père. Cette image m'a fait à la fois sourire et attristé. Ce petit être qui vient au monde ne connaîtra pas mes parents. C'est en fait ma propre histoire qui se reproduit. Ma grand-mère Mary est morte en couches en 1921 et mon grand-père, le roi George VI, est décédé quatre ans après ma naissance et ne m'a jamais fait sauter sur ses genoux.

A Heathrow, j'ai mon chauffeur attitré. Barbara m'attend au terminal d'arrivée. Nous rejoignons sa voiture sur le parking. Les embrassades ne sont pas son fort. Certainement l'habitude des forces spéciales.

Elle a quitté son blouson de cuir pour un polo et un pantalon de survêtement léger. Aux pieds, elle porte des baskets. Serait-elle devenue sportive ?

- Je t'emmène chez moi, ce sera plus facile pour discuter.

Nous suivons la voie rapide sans un mot. J'ai remarqué qu'elle avait besoin d'un temps d'adaptation avant de pouvoir communiquer, une sorte de timidité, alors que moi, j'ai mille questions à lui poser qui me brûlent toutes la langue. Mais je préfère qu'elle lance elle-même le débat pour ne pas m'emmêler avec les morceaux du puzzle que j'ai du mal à reconstituer. Sa première question est un peu déroutante :

- Tu t'entends bien avec ton copain ?

- Il a toujours beaucoup de tendresse pour moi et je crois que c'est ce dont j'ai le plus besoin.

- Mais vous couchez ensemble ?

- Ça a été difficile pour moi, au début, mais il a pris son temps.

- Tu l'aimes ce mec ?

- Il me l'a dit au début de la semaine. C'était la première fois. Il n'avait jamais osé m'en parler. J'ai répondu que je l'aimais aussi.

- Vous vous voyez souvent ?

- C'est ça mon problème. Entre les visites avec Son Altesse Royale et mes cours à la Sorbonne, je n'ai que peu de temps à passer avec lui.

- Et il en profite quand tu n'es pas là ?

- Je ne sais pas. Je n'ose pas lui demander pour ne pas envenimer mes absences. J'espère que non !

- Tous les mecs ont besoin d'avoir de la compagnie. S'ils ne la trouvent pas auprès de leur femme, ils vont la chercher ailleurs.

Je ne dis rien devant une telle affirmation. Quelle horreur ! Mon Jissey en train de coucher pour assouvir sa sexualité. Je n'arrive pas à l'imaginer.

Nous arrivons dans Ebury Street, près de Victoria Station. Elle laisse sa voiture dans un parking privé et nous marchons cent mètres dans la rue. Soudain, elle me fait signe de m'arrêter et de faire demi-tour. Je ne comprends pas ce qu'elle veut de moi, alors, comme un mouton, je la suis derrière un bosquet décoratif.

La rue est composée d'une enfilade de bâtiments de trois étages, collés les uns contre les autres, formant une allée de pierres. Les rez-de-chaussée sont tous peints en blanc, supportant les niveaux supérieurs en briques orangées. Chaque escalier menant aux sous-sol est protégé par une grille peinte en noir. C'est ce genre de logements que je n'apprécie pas et qui rend triste les rues londoniennes.

- Il y a deux types dans la voiture beige, sur la gauche. Ils doivent me surveiller.

Je suis étonnée qu'elle les ait remarqués d'un seul coup d'œil, confirmant mon impression de professionnalisme chez ma demi-sœur.

Nous reprenons la voiture dans le parking pour nous éloigner. Elle réfléchit pour trouver l'endroit où nous serons en sécurité.

- On pourrait retourner au Hilton, lui dis-je naïvement.

Elle me regarde, hausse les épaules et dit :

- C'est parti !

\* \* \* \*

Nous changeons d'étage. La chambre est identique à celle que nous avons quittée dimanche. Barbara tourne dans le séjour tout en réfléchissant :

- Pourquoi sont-ils chez moi ? Ce n'est pas normal. A moins que j'ai été repérée avec toi et que c'est toi qu'ils veulent.

- J'ai une idée.

Je prends le téléphone et demande un numéro au standard.

- Tu appelles qui, demande-t-elle, inquiète ?

- Les Norton. Ils sont au courant de tout. Je vais donc leur demander de me faire savoir ce qui se passe et si je suis réellement en danger. Mon père m'a demandé de toujours leur faire confiance et de me confier à eux en cas de problèmes.

- Tu es gonflée !

J'ai rapidement la communication :

- Suzanne, c'est Mimie. Je suis à Londres.

Suzanne, habituée au fonctionnement des services secrets, ne me pose que des questions familières.

- Comment vas-tu Mimie ? Ah, tu es arrivée à Londres ! Veux-tu que je me renseigne si tout est OK ?

Je l'imagine assise sur le fauteuil marron auprès duquel a été installé le téléphone.

- Je voulais te demander un service, continué-je. Il y a une quelques jours, je t'ai demandé si tu connaissais Sandie Richardson, Alan Peterson et Martin Higgins. Si je me souviens, tu ne connaissais pas la fille mais tu as pu retrouver Peterson ?

- Oui, il dirige une section du MI6.

- Tu m'avais dit que le dernier, Higgins, avait disparu en 1967 ?

- Oui, nous avons connu Martin Higgins et souvent travaillé ensemble avant d'être mutés en France. C'est un gentil garçon qui n'a plus donné de nouvelles après une dépression. Il a été en arrêt de travail durant le premier semestre de l'année 67, je crois.

- Vous l'aviez revu en 1966 ?

- Une fois, avec ton père. Il était passé au manoir.

- Je ne m'en souviens pas !

- Si, tu étais là ! C'était un dimanche, une semaine avant Noël. Je m'en souviens car il était venu avec une poupée que tu avais immédiatement détestée. Il avait oublié que tu avais dix-huit ans et il s'était excusé auprès de ton père, croyant que tu n'avais que dix ans.

- Oui, oui ! Je me souviens maintenant. Le type de la poupée ! Un grand maigre qui sentait l'ail et portait un pantalon écossais jaune de mauvais goût !

- C'est celui-là !  
- Il était marié ?  
- Oui, sa femme vit toujours à Sunbury. Ils avaient acheté une petite maison sur Halliford Road, il me semble.

- Tu te la rappelles encore ?  
- Oui, et de plein de choses également. Mais tu devrais la rencontrer. Ils n'ont jamais eu d'enfants et elle ne doit pas avoir beaucoup de visites.

- Je vais essayer de la contacter, continué-je. Et si je me souviens bien, il avait discuté avec mon père, enfermés dans le bureau.

- Higgins était un agent de terrain. Il se déplaçait à l'étranger continuellement. Sa dernière mission l'avait amené à Chypre, justement. Il devait rencontrer le Président Makarios avec ton père au printemps de l'année 67 et ils préparaient ensemble cet entretien.

- Tu ne l'as pas revu après ?  
- Non, jamais !  
- Je te remercie pour tes renseignements. Je t'appelle si j'ai du nouveau ! A bientôt !

- Au revoir, Mimie !

Barbara me regarde étonnée :

- Tu aurais dû travailler dans les services secrets car, crois-moi, tu es très douée.

- Si on allait rendre visite à cette Madame Higgins ?

Barbara appelle un collègue en qui elle a confiance pour lui demander le numéro de téléphone des Higgins. Elle a la réponse dix minutes plus tard.

Sans aucune appréhension, j'appelle de nouveau le standard pour me mettre en rapport avec elle. Après plusieurs sonneries, bip-bip, craquements, j'entends une fois féminine me répondre. Je me présente comme étant Claire, la fille d'Alan Jordan et je l'informe que je profite d'un séjour à Londres pour la rencontrer. Elle est d'abord surprise par mon appel mais accepte de me recevoir l'après-midi même, à l'heure du thé.

En raccrochant, après l'avoir remerciée, je sens une excitation naître dans le comportement de Barbara.

- Tu as réussi en une heure, ce que je n'aurais pas pu faire en une journée. Félicitation Madame la Duchesse. Et moi qui te prenais pour une bêcheuse surfaite !

- Merci pour le compliment !

- Ne te fâche pas. Je suis comme ça. Au début, je me méfie tellement des gens que je les catalogue pour mieux m'en souvenir et les classer ensemble.

- Bizarre, ton idée.  
- Oui, mais, parfois, je peux retrouver deux personnes qui sont de la même famille, comme un mari et sa femme ou deux frères.

J'ai surtout envie d'en savoir plus sur elle :

- Maintenant que nous sommes toutes les deux, sans témoins ! Parle-moi un peu de toi, je ne te connais pas !

- Oh, ma vie n'est pas si mouvementée que la tienne. Je suis née à Burry Port dans le Pays de Galles, le 6 avril 1942. C'est là que vivaient mes grands-parents. Ma mère habitait Londres au moment du Blitz. Elle a connu un militaire et ils se sont aimés. Comme elle était enceinte, elle a préféré retourner dans la maison familiale pour me mettre au monde. A Londres, elle ne connaissait personne et le soldat avait disparu.

- C'était mon père ?

- Oui. En fait, il était en mission. Il n'est revenu à Londres que deux ans plus tard. Il a fait des recherches et nous a retrouvées en août 1944. J'avais deux ans. Il paraît que j'ai pleuré lorsque je l'ai vu. Mais je crois que j'ai surtout eu peur de lui.

- Ta mère et lui se sont remis ensemble ?

- Non. En fait, ma mère était fiancée avec un ami d'enfance parti au débarquement en Normandie. Elle l'a attendu jusqu'à l'armistice et il n'est jamais revenu. Elle pense qu'il est mort en France. Nous avons fait des démarches auprès des autorités militaires. Personne n'a su ce qu'il était devenu.

- Et Daddy, tu l'as revu ?

- Il passait chez nous plusieurs fois par an. Puis une année, il n'est pas venu. Ce n'est que six mois plus tard qu'il nous a envoyé un faire-part de mariage. Il s'était fiancé et devait partir en mission pour la France juste après.

- Turner, c'est le nom de qui ?

- C'est celui de ma mère.

- Dis... Pourquoi, devant chez toi à Ebury Street, tu as une voiture avec deux types qui te surveillent ?

Barbara hésite à répondre.

- Je crois qu'ils font partie du MI6 ou de la sécurité intérieure. Mais, je ne sais pas pourquoi ils me filent ?

Elle s'assied sur le lit.

- Et si on allait déjeuner au restaurant de l'hôtel, dit-elle. Il paraît qu'ils ont un Beaujolais de premier choix.

\* \* \* \*